

Filiations : prise 1

Monique Régimbald-Zeiber

Number 247, Winter 2014

Féministes ? Féministes !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71105ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Régimbald-Zeiber, M. (2014). Filiations : prise 1. *Spirale*, (247), 51–53.

Filiations : prise 1

PAR MONIQUE RÉGIMBALD-ZEIBER

À partir de l'expérience des milieux de l'art et de l'enseignement, nous aurons remarqué, au fil des ans, un ensemble de réactions de la part de femmes artistes quant à la pertinence et à la manière de se positionner comme féministes : réticences, agacements, craintes, aversions. Pourtant, leurs images, leurs agissements et leur travail, leur présence dans différents milieux témoignent d'un engagement féministe vigoureux, original, d'une étonnante générosité. À l'évidence, les mots pour le dire n'arrivent pas aisément. Pourquoi cela ? Comment cela ?

En page « Culture » du journal *Le Devoir* (21 octobre 2013), dans un article intitulé « Phénoména — Le corps féminin comme porte-étendard », consacré à la pratique performative des Fermières obsédées au Bain Saint-Michel, Louise-Maude Rioux Soucy rapporte les propos d'Eugénie Cliche qui, avec Annie Baillargeon, a fondé les Fermières obsédées alors qu'elles étaient encore toutes deux étudiantes : « *Au début ça nous choquait de voir qu'on nous accolait le titre de féministe, raconte Eugénie. Dans notre esprit, ça venait travestir notre démarche artistique. Nous, on présentait une œuvre, une prestation, et parce qu'on était des jeunes femmes, avec des thèmes qui nous touchaient nous, on concluait tout de suite à une démarche féministe. [...] On s'est affranchies de cette peur-là, de cet agacement. Aujourd'hui, on assume pleinement cette part de nous-mêmes.* » Cette déclaration dit bien le trouble décrit plus haut.

Ainsi, tenter de dégager et de publier une carte des filiations et chemins d'une pensée féministe engagée dans des pratiques en arts visuels serait le commencement de quelque chose qui pourrait ressembler à une arborescence, au tracé de l'« assumption » d'un risque.

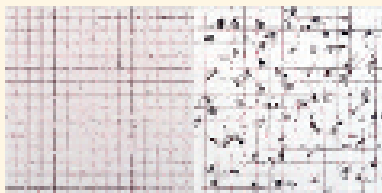
Un appel a donc été lancé à plusieurs intervenantes du milieu des arts visuels montréalais, toutes générations et disciplines confondues : « *À l'invitation de Martine Delvaux, responsable d'un prochain numéro de Spirale consacré au féminisme, je tente l'expérience d'une cueillette de brefs témoignages (une phrase tout au plus... fut-elle longue ! ou alors, un très court paragraphe) qui deviendront matière à cheminement et à réflexion sur les féminismes tels qu'ils se manifestent et se déclinent dans les arts visuels. La question concerne le travail, celui d'une artiste qui vous aurait amenée à entrevoir la possibilité d'une conscience et d'un parcours féministes saisis autrement. Dans l'image ? La matérialité ? La forme ? La parole ? Le geste ? L'espace ? À cette phrase, je vous demanderais d'ajouter une petite image. Si vous êtes artiste, qu'elle vienne de votre travail. Si vous êtes à l'ouvrage pour l'art, qu'elle provienne de vos amours... Quelle serait cette œuvre qui a fait bouger votre travail et en quoi ?* »

La liste des noms ne pouvait pas être exhaustive. Elle a été concoctée assez rapidement, par consultation informelle et spontanée, de bouche à oreille. Elle ne se concevait que comme amorce, premier moment d'un exercice qui prendrait place dans la durée. Les centaines de femmes qui ne sont pas là, n'y sont pas pour toutes sortes de raisons : elles n'étaient pas sur cette liste improvisée, elles n'avaient pas le temps, elles n'avaient ni la tête ni le cœur à l'exercice, elles étaient ailleurs, elles n'aimaient pas le projet, elles ont ignoré la requête ou l'ont tout simplement oubliée dans la pile des courriers qui nous assaillent quotidiennement. Elles doivent savoir qu'elles auront la possibilité d'y revenir plus tard. Celles qui ont accepté d'emblée de jouer le jeu, une quinzaine, l'ont fait parce qu'elles jugeaient qu'il était grandement temps, parce qu'elles y croyaient, parce que cela les mettait au défi. Voici donc la première esquisse de cette carte des filiations. Considérez-la comme une invitation à venir la compléter.

*** On peut consulter les œuvres présentées ci-dessous sur le site de *Spirale* : <http://www.spiralemagazine.com/parutions/247/textes/dossierFiliation.html>

Lucie Robert

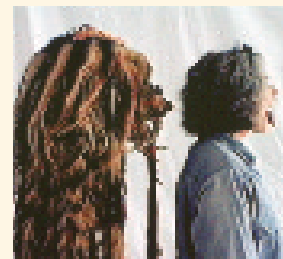
Très tôt le travail d'Eva Hesse a eu une résonance sur mon parcours. Elle a contribué à humaniser un langage abstrait en incorporant du matériel basé sur les relations humaines et physiques, faisant de son travail une expérience incarnée. Pionnière de nouvelles façons de voir et de penser, elle a légitimé une subjectivité féminine. La subjectivité est un engagement personnel dans les pratiques, discours et institutions qui donnent sens aux événements du monde et qui est multiple. Comme elle, je cherche à concilier matérialité et concept dans une approche basée sur le processus.



Overall, (ensemble de 2), 60 x 60 cm chacun, crayon-toupie, fil cousu sur papiers, 2009.
Photo : Lucie Robert.

Nicole Jolicœur

J'aurais aimé être l'auteure de cette œuvre monumentale, mais cependant si proche du corps, de ce lieu d'où surgissaient de tragiques figures féminines, transhistoriques mais joyeusement réactualisées, qui alliait la légèreté du support au tranchant d'une charge subversive, et qui me regardait : The First Language de Nancy Spero, vue à NYC, en 1979.



Vidéogramme tiré de la monobande **Les Langues**, 1998.

Olivia Boudreau

De mon point de vue, le féminisme n'est pas au travail dans les pratiques des femmes, mais par les femmes qui pratiquent l'art. Leurs voix s'ajoutent alors à toutes les autres qui, ensemble, bâtissent un portrait du monde à partir de la pluralité des expériences individuelles. Je pense aux Annie Ernaux, Vanessa Beecroft, Louise Bourgeois, Chantal Akerman, Catherine Breillat, Sam Taylor-Wood et Geneviève Cadieux mais à Vito Acconci aussi.

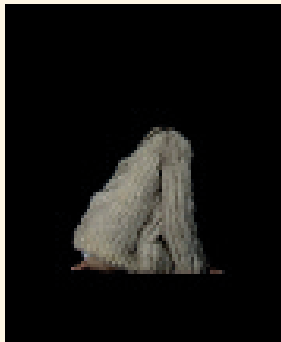
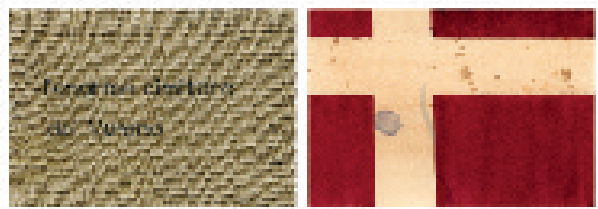


Image tirée de **Pelages**, séquence vidéo HD, 4 h 58 min., 2007.

Monique Régimbald-Zeiber



Toujours proche des écrits des femmes, c'est dans une tension entre le corps en travail (Marlene Dumas) et la femme au travail (Agnes Martin), entre les hurlements des images de l'une et les silences des tableaux de l'autre, que ma peinture s'est cherché une forme et donné une raison.

Éclats de Rome, détail, encre, aquarelle, lin, 2008 (dans *Les Grandes Romancières*). Photo : L.-P. Côté, Galerie de l'UQAM.

Lucie Duval

Fin soixante-dix, début quatre-vingt, je suis étudiante à l'école des Beaux-Arts de Toulouse (la seule « Américaine » de l'établissement), où je suis d'abord entrée pour être peintre et restauratrice de tableaux. C'est l'époque des happenings, des performances, de l'art sociologique. Les femmes artistes dans la mire sont : Gina Pane, Orlan, Abramovic. Je quitte l'atelier de peinture pour l'atelier pluridisciplinaire. Ces femmes ont ouvert une brèche, elles ont tracé une voie qui ne sera cependant pas la mienne. J'ai compris qu'il me fallait tout d'abord trouver ma voix. Ça explique sans doute pourquoi les mots ont pris une telle place dans mon travail.



Impression numérique tirée de la série **Mainmises** : **Manœuvre**, 2006. Photo : Lucie Duval.

Isabelle Guimond

Je suis née dans une maison sans homme et sans sexualité. En 1997, dans une salle noire de cinéma, une image brûlante a changé ma perception des femmes dans la création. Les mains d'Artemesia Gentileschi, torturées par une cordelette de cuir nouée autour de ses doigts : la torture des poucettes. À chaque torsion, un filet de sang, une menace de plus sur les mains de la peintre. Cette image me donne le courage de la peinture, de devenir artiste.



Mascarade, 121,92 x 182,88 cm, huile sur toile, 2013. Photo : Isabelle Guimond.

Julie Doucet

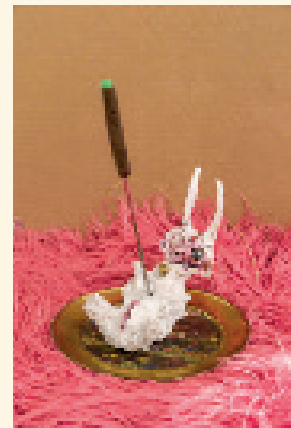
C'est à douze ans en lisant un roman de Christiane Rochefort que je suis devenue féministe sans m'en rendre compte.

Le mois d'octobre, extrait, 1988 (dans *Fantastic Plotte*, L'Oie de Cravan, 2013). Photo : Julie Doucet.

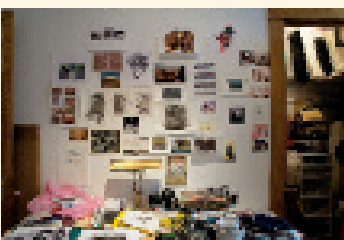


Marie Dauverné

Artiste maximaliste occupée à fusionner féminisme et pop culture : Allyson Mitchell. C'est big, grand, gros, too much — faut bien se donner une image et une voix. Le corps féminin hors-norme, la sexualité lesbienne radicale, l'autobiographie et les matériaux trouvés comme site de production collective DIY. Entre vidéos, crochet et créatures poilues géantes, on se prend dans le visage une volée d'images de corps politisés, queer, décolonisés. Ou comment s'appropriier cellulite, ongles sales, tatous, grosses fesses et textile récupéré pour créer un univers utopique queer.



Les contagions barbares, détail, 2013. Photo : G. L'heureux.



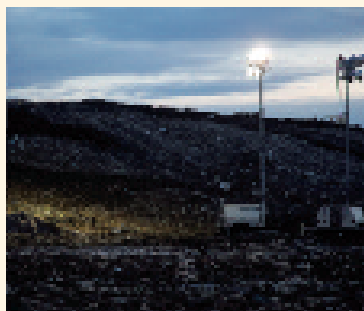
Josée Pellerin

Anna Maria Ortese, écrivain-femme-italienne-superbe-d'intégrité nourrit mon travail en m'offrant ses mots : « Et pour en revenir à ce qui m'aidait, et qui m'a un peu aidée durant toute ma vie, je dois retourner vers ce sentiment intérieur, difficile à exprimer, de la vie comme appel, pour tous, choix qui n'est pas le nôtre, en tant que détail entrant dans un dessin qui a besoin de ce détail-là. Détail qui peut être infime, presque invisible ; invisible par son insignifiance. Mais le dessin est sublime. Le détail — le fragment dans la mosaïque — "le sent", parfois ; alors il se calme, il accepte sa place. » Oui, cette femme a fait bouger mon travail et la réflexion qui l'accompagne toujours.

Atelier, mur de travail, document d'archives, 2013. Photo : Josée Pellerin.

Gisèle Trudel

Les projets de ma cellule de recherche artistique (Ælab) des deux dernières années rapprochent deux pratiques à travers leurs mêmes opérations : ma pratique artistique technologique et le lieu d'enfouissement technique de déchets. Voilà la transduction en question : la relation de deux relations qui réunit les matérialités, les forces et les corps dans un nouveau réseau d'agir distribué. Mierle Laderman Ukeles est l'artiste dont l'œuvre marque la direction que prend mon travail.

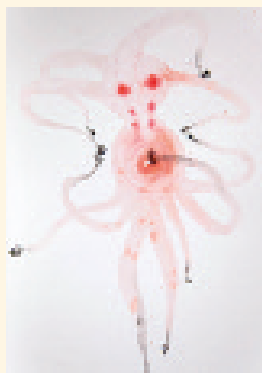


Lieu d'enfouissement technique de déchets, BFI-Lachenaie, Québec.
Document préparatoire.

Caroline Boileau

Je suis une femme et une pieuvre et une larve de libellule. À tout moment, je me réserve le droit de choisir ce que j'ai envie d'être et de faire. Je pense à Louise Bourgeois.

L'ogresse (2011), aquarelle sur papier, 45,5 cm X 30,5 cm. Photo : Caroline Boileau.

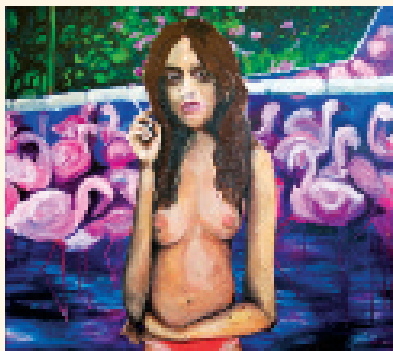


Gabrielle Lajoie-Bergeron

L'œuvre de Marlene Dumas, à mi-chemin entre la décontextualisation des mythes sexuels et l'exploration des sexualités plurielles, m'a ouverte à la manière dont matière, couleur et peinture peuvent redéfinir les contours de l'érotisme féminin en passant par une matérialité à la fois brutale, libre et sensuelle, transgressant la simple esthétisation de l'image sexuelle.

C'est le plaisir de peindre. Ce sont les poses du plaisir.

Le break, acrylique sur toile, 183 cm x 153 cm, 2013.
Photo : Gabrielle Lajoie-Bergeron.



Natalie Lafortune

Ce qui m'intéresse du féminisme, c'est de voir comment les artistes se débrouillent, dans le monde du travail, avec ce type de pensée, de voir la motivation au travail. Par exemple : comment Mary Miss aménage l'espace public en déconstruisant la culture telle qu'elle nous est donnée.

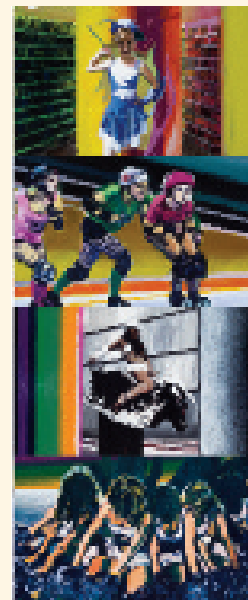


Vitrine calcaire, Montréal, 2010. Photo : Michel Dubreuil.

Christine Major

Dans mon projet récent, je fais des pistes entre les extrêmes par l'entremise des ouvrages de Georgia O'Keeffe, Marlene Dumas et Rita Letendre. Ce dialogue donne une direction à mon travail artistique et oriente certains choix d'images ou de traitements picturaux. Les émotions que ces œuvres génèrent participent à l'érection de mon approche... J'admire les grandes et petites choses de ces rebelles futées dans le domaine de l'art et surtout de la vie. Elles ont « fait des histoires », comme ont dit « faire sa difficile », sans jamais se laisser clouer le bec, la tête, le cœur ou le corps tout entier.

Tittytainment sans fin, acrylique sur toile, 152 x 62 pouces, 2012. Photo : Guy L'Heureux.



Anne Ramsden

« Ma rencontre, en 1981, avec l'art et les écrits de Mary Kelly a transformé ma pratique et ma pensée sur l'art. Sa critique de l'essentialisme, incarnée dans *Post-Partum Document* (1973-1979), m'a révélé comment une pratique de l'art d'un point de vue féministe pouvait être à la fois stimulante sur le plan intellectuel, sensuelle et même humoristique. Lorsque l'artiste a montré les couches souillées de son fils (PPD 1974) à la Hayward Gallery à Londres, le slogan féministe, the personal is political (le privé est politique), acquerrait une toute autre dimension à travers une interprétation lacanienne du couple féminité-maternité qui fait partie intégrante du *Post-Partum Document* » (Paul Smith, « Mother as the Site of Her Proceedings », *Parachute*, n° 26, 1982).

Bécassine, 53 cm x 26,5 cm, 1999.
Photo : Anne Ramsden.

